

Feuilleton du Pays du dimanche : la dévine des Robisquet

Autor(en): **Gaell, René**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1907)**

Heft 80

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-256993>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

La Fée du Vallon du Pischoux

(Légende)

Courtemaury, Courtemaltrud, village du mauvais Druide, était en 1147 une dépendance du couvent de Lucelle, comme l'indique une bulle du pape Eugène III. Propriétaire de ce territoire, Lucelle y fit construire une grande ferme habitée par des religieux envoyés de l'abbaye, chargés d'exploiter et de cultiver les terres. Plus tard d'autres maisons y furent construites et données à bail emphytéotique à des colons qui payèrent au couvent des redevances comme fermiers jusqu'en 1792. Tout le territoire fut divisé en quatre grands corps de biens de 184 journaux de champs et presque autant de prés, amodiés aux nouveaux colons pour 528 boisseaux d'épeautre et d'avoine et 48 boisseaux de pois. En outre le couvent de Lucelle avait droit au logement et à la nourriture chez ses fermiers. Il se forma dès lors un village dont tout le territoire appartenait aux Bernardins de Lucelle qui en retirèrent des cens fonciers évalués, en 1740, à 14 livres, 15 deniers et 12 pouës. Le couvent avait planté des arbres fruitiers sur tout ce domaine. La dime de ces arbres lui rapportait 22 sacs de pommes, 4 sacs et 6 boisseaux de poires et 4 sacs de noix. Plus tard cette redevance fut remplacée par 30 boisseaux de froment.

Entre le village de Courtemaury et l'auberge de la *Croix* s'étale en montant un vallon appelé le *Pischoux*. C'était, au bon vieux temps, un séjour célèbre de nombreuses fées, toutes bienfaisantes et douces, toutes également portées de bonne volonté envers le pauvre monde.

L'une d'elles, plus familière que les au-

tres fées, excita tellement l'admiration d'un des garçons du village qu'il finit par en devenir passionnément épris. Un soir monté à l'auberge de la *Croix*, il rencontra, dans le *Pischoux*, la bonne fée. Il lui fit sa déclaration et la demanda en mariage. La fée, qui n'éprouvait aucun sentiment semblable envers le jeune homme, l'éconduisit en lui déclarant net que les fées ne peuvent s'unir aux humains. Le pauvre garçon était cependant si sincère et son amour était si profond que la fée fut touchée. Posant sa main sur l'épaule de l' amoureux, elle lui promit de devenir sa femme s'il lui jurait, quoiqu'il pût arriver après le mariage, de ne jamais élever la voix contre elle et surtout de ne jamais dire : « Tu es une mauvaise fée ».

Il le jura.

Le mariage eut lieu à l'église de St-Gelin. Toutes les fées du voisinage furent de la noce et les violons jouèrent la danse. On tua le porc gras et les boudins et les côlines regalèrent les conviés au festin qui se fit dans la grange de l'abbaye. La vie conjugale commença, comme toujours, par la lune de miel.

Le bonheur régna longtemps dans le nouveau foyer. Six années se passèrent sans le moindre orage ; six jolis enfants égayaient la maisonnée sans y jeter aucun cri discordant. Quand l'heureux mari, rentrait le soir du travail des champs, il contemplait avec délices ses chers enfants bien élevés, bien propres, bien soignés. Sa vue se portait avec joie sur les chaudrons de cuivre et les écuelles de terre bien reluisantes et regorgeant de lait. Sur la table une soupe appétissante était servie sur une toille bien blanche, près de l'âtre toujours gai.

Un jour, le père dut monter sur le Lomont, chez un fermier herboriste, à cause

le bilan de leurs malchances. Tout n'avait été que désillusion, depuis l'histoire des cochers à la gare jusqu'à la dépêche fatale, en passant par les multiples agaceries dont ils avaient été l'objet sur la plage, aux cabines, partout.

— As-tu vu, fit M^{me} Robisquet, dont les yeux s'allumèrent d'une lueur d'indignation, as-tu vu ces deux filles de l'établissement de bains ? A-t-on jamais l'idée d'un genre pareil ? Tu as remarqué ces airs de se moquer de moi quand j'ai demandé du rhum ! Et cette manière de m'envoyer boire à la mer ! C'est horrible ! On ne devrait pas permettre de pareilles insolences. Oh ! je t'assure que si c'était à recommencer, je lui en donnerais pour son compte, à cette petite écervelée !

— Bah ! qu'est-ce que c'est que ça ? ronchonna Robisquet. Tu es fatiguée avec tes

d'une vache qui donnait trop de lait et en perdait entre les traites. L'air était lourd, le ciel noir, menaçant. On pressentait l'orage et lui, inquiet, ne demeura pas longtemps sur la montagne.

Cependant à côté des bonnes fées du *Pischoux*, se cachaient les sorcières qui tenaient leur sabbat à la fontaine de l'Artillerie. La Jehanette, dite la Besatte, était la plus méchante, c'était elle qui faisait la grêle en frappant l'eau de la fontaine et en prononçant ces paroles : « Mal temps, approche-toy et fais ce que mal vouldra », et aussitôt arrivait la grêle. Or pendant que notre homme était monté sur le Lomont, la Besatte, jalouse, prit une branche de coudrier et frappant la fontaine du *Pischoux*, cria : « Gressel puisses-tu devenir pour le malfait ».

Mais les fées prévoient l'avenir. C'est pourquoi la bonne fée, mère de famille, ce jour-là prévoyant une grêle terrible, moissonna son blé encore vert et, à peine dépeuplé de sa fleur, le rentra dans la grange aidée de toutes les fées de la montagne qui déposèrent entre chaque gerbe un paquet de branches d'aune vert.

Le travail était à peine terminé que la Besatte venait de dire « Gressel puisses-tu devenir pour le malfait » qu'une grêle épaisse ravagea la campagne, hâchant tout sur son passage. Les paysans terrifiés pleuraient dans leurs sombres demeures. Ils étaient ruinés, sans ressources au pied d'une montagne peuplée de loups et d'autres animaux sauvages.

Notre homme était arrivé chez lui juste à temps pour éviter l'orage et rentrer sa vache à l'étable. Il rentra au poiville pour sécher ses vêtements quand il apprit ce qu'avait fait sa prévoyante épouse. Mais

bêtises. Moi, je songe que nous avons une maison brûlée et que Patisseau mérite les galères.

A Versailles, il ramassa les parapluies, les couvertures de voyage, les valises, le panier à provisions. Puis il se mit à compter les stations. Il lui sembla qu'on les avait doublées, tellement ça n'en finissait plus.

Paris ! Tout le monde descend de voiture, on s'écrase à la sortie. Robisquet joue des coudes. Les voilà dehors.

— Cocher ! 37, rue de la Perche. Vite ! Vite !

Dans la voiture, deux cœurs battent la charge. Les grandes douleurs sont muettes. Pas un mot échangé. M^{me} Robisquet manque de se trouver mal. Son mari se sent défaillir ; il se penche à la portière.

— Cocher ! vous nous descendrez à l'entree de la rue !

Feuilleton du *Pays du dimanche* 6

La déveine des Robisquet

par René GAELL

Il y eut un long silence. Pais, afin de varier et de soulager son cœur, le futur exploitateur des bougies en aluminium se mit à injurier les express de la Compagnie de l'Etat.

— Mais ça ne marche pas, ces sales guimbardes ! On patine sur place !

Or, à ce moment, le train filait à 80 kilomètres à l'heure.

Le sommeil les saisit vers Saumur, mais un sommeil agité, traversé par un cortège de mauvais rêves.

A Chartres, ils recommencèrent à dresser

quelle ne fut pas l'amère déception de celle-ci, lorsque, au lieu de recevoir des remerciements, elle se vit accablée d'injures. « Imbécile que je suis, s'écria-t-il, d'avoir épousé une mauvaise fée. »

Il n'avait pas fini ces mots qu'il vit sa femme disparaître, s'évanouissant comme une fumée. Les enfants se mirent à crier et à pleurer et un bruit sinistre, comme celui que produit un serpent qui glisse entre les pierres, épouvanta le père.

Terrifié, honteux, notre homme courait à la grange. Qu'y voit-il ? Son blé, ce blé qu'il croyait perdu et en train de pourrir, était en bon état et présentait de beaux épis bien gonflés par la fermentation des branches d'aulnes que les bonnes fées y avaient placées.

C'est alors qu'il comprit combien il avait été ingrat et injuste envers sa prévoyante épouse, la bonne fée.

Accablé de tristesse il rentra dans la maison, il y trouva la soupe servie comme à l'ordinaire, les enfants attablés et mangeant seuls le souper copieusement servi.

« Qui vous a servi le souper, demanda-t-il ?

— C'est la mère.

— Où s'en est-elle allée ?

— Elle est sortie sans rien dire.

— Elle ne vous a rien dit de moi ?

— Si, elle veut que tu rétractes tes paroles.

— Non jamais.

Il entendit alors dans le Vallon du Pischoux un tapage infernal. Les fées s'étaient toutes réunies autour de sa femme et la sollicitaient de rentrer dans leurs Corps.

Bien malheureux, il soupa seul, dormit fort peu, songeant aux privilèges qu'il avait perdus par sa faute. Quand il se leva le lendemain, fort tard, il trouva les enfants habillés, lavés, peignés, et leur déjeuner sur la table. Sa femme avait encore tout préparé à son insu.

Bien des jours se passèrent sans qu'il songeât à faire des excuses à celle qu'il avait offensée. Cependant, ayant fait battre son grain, il le conduisit au moulin de Papplemont. Le meunier demeura stupéfait de la beauté du blé, alors que toute la contrée avait été ravagée par la grêle. Notre homme raconta son histoire au meunier qui le tança vertement et lui conseilla de vite s'humilier devant sa femme afin de la ramener au logis.

Cinq minutes encore, la voiture s'arrête. Une vision lugubre passe, comme un éclair, devant les yeux des infortunés marchands de chandelles : leur maison calcinée, des murs dévastés et noirs ; au milieu, un amas de choses informes, carbonisées.

On descend, on paye le cocher, M^{me} Robisquet s'accroche au bras de son mari.

— Mon pauvre ami, soutiens-moi, je me trouve mal.

On marche. La rue fait un coude au numéro 15.

O la suprême entrevue du propriétaire avec sa maison réduite en cendres !

— Mais, sapristi ! fait Robisquet d'une voix tremblante... je ne vois rien !

— Comment, soupire sa digne épouse qui ose regarder... mais, la maison ?

— N'est pas brûlée du tout.

— Oh ! tu veux me ménager l'émotion !...

— Dame ! regarde toi-même.

— Mais, alors ? fait M^{me} Robisquet qui respire.

A ce moment, apparaît Patisseau le fruitier.

Il obéit, rentré chez lui, il annonça à ses enfants qu'il se rétracterait et leur dit de prier leur mère de revenir à la maison.

Le lendemain, l'aînée des fillettes, le réveilla, en lui disant que la mère reviendrait à la condition qu'il embrasserait ce qui se présenterait derrière la porte de la cuisine.

De joie le père sauta hors de son lit, s'habilla à peine et courut à la cuisine où d'abord il ne vit rien. Tout à coup il entendit sortir des dalles le même bruit de serpent qu'il avait ouï lors de la disparition de la fée, puis il vit apparaître la tête hideuse d'un serpent qui s'enroula autour de son corps jusqu'à ce que la tête de la bête fut près de la bouche du pauvre homme épouvanté. Celui-ci ne pouvant vaincre sa répulsion rejeta violemment la bête sur le sol, où il vit soudain la figure de sa femme qui lui reprocha sa faiblesse :

« Puisque tu n'as pas su vaincre, pour obtenir ton pardon, le dégoût que je t'ai inspiré en prenant la forme d'un reptile, tu ne me verras plus. J'abandonne mes enfants et ta fortune et je vais rentrer dans le cortège des fées de la montagne. »

Elle disparut. Depuis ce moment le pauvre mari traîna une existence lamentable. Ses enfants, mal élevés, tournèrent mal et lui-même mourut de chagrin et de remords à la fin de l'âge en prononçant le nom de la fée du Pischoux. A. D.

La Première Communion de Pierrou

Lorsque Pierrou arriva au régiment, c'était un être à part. Il n'était ni inintelligent ni inoffensif, bien qu'on ne lui eût jamais attribué la faculté de comprendre et de raisonner !

Quand il faisait le mal, les circonstances l'y amenaient. Il ne savait pas réagir contre la tentation, et même n'y songeait pas... Il ignorait la loi divine et tout autant la loi humaine.

Un chien bien dressé lui en aurait remontré sur le droit et sur les égards dus à la propriété d'autrui !

Pierrou ne se souvenait pas des premières années de son existence ; il ne se réclamait d'aucun passé, comme s'il eût surgi en ce monde à quelque époque indéterminée.

— Ah ! ça, mais, voyons.... que fichez-vous ici, vous autres ?

— Comment ! Vous avez télégraphié que ma maison était en flammes.

— Moi ?

— Parfaitement.

— Jamais de la vie.

— Alors ???....

— Alors, quelqu'un vous a joué le tour !

— Et, bien sûr ?.... Ça n'est pas vous ? questionne M^{me} Robisquet, pleurant de joie, mais aussi de dépit....

— Allons ! vous me connaissez bien, voyons. Est-ce que j'aimerais à jouer de pareilles farces à des amis ?

Alors des trois poitrines un cri s'échappa, le seul qui fût de circonstance et pût traduire l'in vraisemblance et l'étrange de la situation :

— Non ! non ! ça c'est épataant !

Pendant trois mois on causa, dans le quartier, de cette aventure aussi surprenante que grotesque.

Malgré ses énergiques dénégations, Pa-

En réalité, fils de très pauvres gens venus dans le pays comme journaliers un peu avant sa naissance, orphelin de bonne heure, il traînait d'un point à l'autre, sans tutelle, sans protection, sans nul secours que celui d'une compassion qui, vite, se changea en habitude et se limita à ne pas le laisser mourir de faim et de froid ; la nourriture et l'abri que l'on accorde aux bêtes perdues, une hutte de paille, les croûtons et les pommes de terre de la desserte, le lait aigri !

La misère ne l'avait pas anémié ; l'enfant s'était assaini au grand air, vivifié de soleil brillant et d'ondées de belle neige blanche. Il avait poussé robuste et maigre, ne connaissant que les p'tances irrégulières.

La physiologie de Pierrou n'était ni ouverte ni attirante ; il rendait, certes, plus de services que ne valaient les dons des ménagères, et cependant chacune s'imaginait lui octroyer une aumône !

L'été, il disparaissait parfois durant plusieurs jours ; il s'enfonçait dans les bois, tendait des pièges primitifs aux bêtes errantes et se nourrissait de fruits.

Tout d'abord, il chercha le gibier par instinct de traquage et de destruction, sans cependant se réjouir de sa mort. Ensuite, il se fit un profit des lièvres qu'il prenait à l'aide de collets.

Il n'y avait pas chez lui d'extrêmes. Devenu possesseur d'un couteau ramassé sur la grande route, il dépeça son butin, parfois victuaile invraisemblable, et s'ingénia à la faire cuire....

Plusieurs fois, le curé de la paroisse lointaine avait cherché à le joindre, entretenant l'espoir de l'amener sur les bancs du catéchisme.

Le pasteur appelait Pierrou de sa bonne voix forte et douce, essayant de l'apprivoiser, lui offrant quelque beau morceau de pain blanc et des poignées de cerises vermeilles que l'on voyait, du chemin, pendant aux arbres du presbytère.

Pierrou s'échappait après l'aubaine ; un jour, pourtant, où le soleil étincelait plus fort, où les oiseaux chantaient plus gaiement, où toute la nature mettait les âmes en fête dans un accès de rare bonne humeur, procédant de la faim rassasiée, Pierrou put être conduit par la main jusqu'à la porte de l'église. C'était l'heure du catéchisme... Les enfants étaient déjà assis sur leurs bancs, immobiles et très sages.

Pierrou s'arrêta net et refusa d'avancer.

tisseau, l'innocent Patisseau, resta l'objet des soupçons des Robisquet.

Cela dura jusqu'au jour où l'incendie par funisterie trouva dans sa boîte une lettre, jetée là directement, sans passer par la poste.

Voici quel était le contenu :

Mon vieux Robisquet,

Quand vous irez à Royan par le rapide de 8 h. 25, méfiez-vous des inventeurs de bougies en aluminium, surtout, gardez-vous de donner benoîtement votre adresse à des inconnus et le nom de vos voisins.

LE MONSIEUR DÉCORÉ.

— Canai le ! cria Robisquet.

Puis il appela sa femme.

— Tiens, lis-moi ça !

— Eh bien, fit Anastasie, c'est un homme intelligent. Grâce à lui nous économisons cinq cents francs, les cinq cents francs que nous aurait coûtés notre séjour là-bas, et nous avons vu Royan quand même. Je t'en supplie, tâche de découvrir ce brave homme pour que nous l'invitions à déjeuner.

FIN. René GAELL